Stéphane Mosès

Rêves de Freud

Six lectures

Préface de Julia Kristeva

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

UNE AFFINITÉ LITTÉRAIRE, Klincksieck, 1972 ; 2e édition, Hermann, 2009.

SYSTÈME ET RÉVÉLATION : LA PHILOSOPHIE DE FRANZ ROSENZWEIG, Éd. du Seuil, 1992 ; 2e édition, Bayard, 2003.

L'ANGE DE L'HISTOIRE : ROSENZWEIG, BENJAMIN, SCHOLEM, Éd. du Seuil, 1992 ; 2e édition, « Folio essais », Gallimard, 2006.

« Quand le langage se fait voix », in PAUL CELAN : ENTRETIEN DANS LA MONTAGNE, Chandeigne, 1994 ; 2e édition, Verdier, 2001.

L'ÉROS ET LA LOI : LECTURES BIBLIQUES, Éd. du Seuil, 1999 ; Points Seuil, 2010.

LE SACRIFICE D'ABRAHAM : LA LIGATURE D'ISAAC (en collaboration avec Marc de Launay et Olivier Revault d'Allonnes), Desclée de Brouwer, 2001.

WALTER BENJAMIN ET L'ESPRIT DE LA MODERNITÉ, Resling, Tel-Aviv, 2003.

AU-DELÀ DE LA GUERRE : TROIS ÉTUDES SUR EMMANUEL LEVINAS, Éd. de l'éclat, 2004.

EXÉGÈSE D'UNE LÉGENDE : LECTURES DE KAFKA, Éd. de l'éclat, 2006.

UN RETOUR AU JUDAÏSME : ENTRETIENS AVEC VICTOR MALKA, Éd. du Seuil, 2008.

FRANZ ROSENZWEIG : SOUS L'ÉTOILE, Éd. Hermann, Le Bel Aujourd'hui, 2009.

MOMENTAUFNAHMEN/INSTANTANÉS, Éd. Suhrkamp, Berlin, 2010.

TEMPS BIBLIQUE, Éd. de l'éclat, 2011.

FIGURES PHILOSOPHIQUES DE LA MODERNITÉ JUIVE, Éd. du Cerf, 2011.

Extrait de la publication

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

Extrait de la publication

STÉPHANE MOSÈS

RÊVES DE FREUD

Six lectures

PRÉFACE DE JULIA KRISTEVA

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

Sur les pas du passeur

On ne pourrait trouver meilleure défense et illustration de la psychanalyse que ces Rêves de Freud, *par Stéphane Mosès (1931-2007). Son auteur n'était ni psychanalyste ni analysant, et cette caractéristique, plutôt commune, revêt une valeur particulière au moment où l'invention de l'inconscient, pourtant centenaire, tend à demeurer confinée « entre initiés », quand elle ne se délite pas en vulgate médiatique : les deux tendances contribuant à créer l'indifférence du grand public, à susciter l'hostilité des techniciens de la santé mentale et à encourager les prétentions de la pharmacologie — et de quelques voyous de la place publique — sur la vie de l'esprit. À contre-courant de ces écueils, et par la voie des rêves, le livre analyse la profondeur intime et la portée historiale de la découverte freudienne.*

Stéphane Mosès, né à Berlin, philosophe franco-israélien et germaniste francophone (agrégé d'allemand et docteur ès lettres), était un pur produit de l'Université française (École normale supérieure de la rue d'Ulm, Sorbonne, Nanterre). Gershom Scholem lui-même appela cet esprit éclairé et ce juif pratiquant à l'Université de Jérusalem pour y enseigner la littérature allemande et comparée à partir de 1969. Ses travaux érudits et

inspirés sur Goethe, Jean Paul, Benjamin, Kafka, Celan, sans oublier l'Ulysse d'Homère, demeurent des références, et il est largement reconnu comme le grand spécialiste de la philosophie de Franz Rosenzweig. Dans les études réunies ici par son fils Emmanuel, et qui s'étalent sur une période d'environ vingt ans, Stéphane Mosès se révèle un lecteur minutieux, en parfaite et respectueuse osmose avec la lettre du texte freudien. Qu'il restitue avec une rare clarté pédagogique, pour le plus grand bonheur de ceux qui croient tout savoir en la matière, de ceux qui n'y connaissent pas grand-chose, et même de ceux qui n'y voient pas d'intérêt à l'époque du Prozac et des psy-shows.

« La psychanalyse se distingue de toutes les autres disciplines... » (Émile Benveniste)

Qu'il fasse une conférence, qu'il rêve ou qu'il formule une théorie, Freud dérange *par le caractère même de son discours, constate Mosès. S'agit-il de ce style ancré dans la chair de la langue allemande — fait qu'on a souvent noté, pour s'en féliciter ou pour le déplorer — du « Freud écrivain » ? Cela n'échappe pas à l'agrégé d'allemand, mais qui ne s'y limite pas. Serait-ce alors l'omniprésence d'Éros, que le docteur viennois débusque en chacun de nous depuis l'enfance, dite « perverse polymorphe », jusqu'au symbolisme* hard, *qui serait la clé des songes ? Certainement, mais ce n'est pas tout. Ou plutôt ce « tout » se diffracte, se réorganise et se transforme, parce que « le sexuel » ne se laisse entendre et interpréter que dans le tissu du langage, texture de signes « surdéterminés » et polyvalents : chez Freud, le sexe est fait de mots. Mais alors, à quelles conditions cette inscription de la chair dans le langage, cette alchimie, devient-elle possible ?*

Extrait de la publication

Patiemment, touche par touche, Mosès décompose et recompose une Conférence d'introduction à la psychanalyse *de Freud ; un rêve noué autour d'un poème de Heine ; un autre à partir d'une phrase de Goethe ; des mots d'esprit juifs ; ou encore un essai désormais canonique de la philosophie sous-jacente à la science freudienne. Et il fait apparaître l'économie si particulière de l'*expérience de la parole *que Freud a mise au jour, et que le fondateur de la psychanalyse nomma un « transfert ». Une expérience de la parole qui n'est pas seulement au cœur de la cure analytique, mais qui opère, selon Mosès, dès que l'inventeur de l'inconscient fait une conférence ou prend la plume pour publier ses découvertes.*

D'emblée, semble-t-il, l'expérience freudienne est une parole de guerre. *Alors que notre société pharmaco-mercantile tente de remiser la psychanalyse au musée, il n'est pas inutile de faire sonner les trompettes de Jéricho. D'ailleurs, les tragédies de la Première et de la Seconde Guerre mondiale, que Freud ne manque pas d'évoquer, ne font qu'aggraver et confirmer cet état de guerre permanent, constitutif de la parole qu'il veut nous faire entendre : il existe, écrit Mosès, « un combat entre la psychanalyse et la société », cette dernière étant « profondément malade » et « responsable de la neurasthénie », parce qu'« édifiée sur le refoulement des pulsions*[1] *».*

Dans le champ du savoir lui-même, l'affrontement que le philosophe met en lumière oppose le discours analytique au rationalisme rigide tout autant qu'au spiritualisme dogmatique, car il invite à cette véritable « transvaluation des valeurs » prophétisée par Nietzsche[2]*. C'est bien ce projet nietzschéen que*

1. « Les présupposés épistémologiques de la psychanalyse », p. 44.
2. F. Nietzsche (1882), *Le Gai Savoir*, « Folio essais », Gallimard, 1982, p. 243.

Extrait de la publication

Freud entreprend à sa façon, en pratiquant une véritable « révolution copernicienne » quant à la place du langage dans la subjectivité humaine. Dans cette perspective, le docteur viennois propose ni plus ni moins d'« inverser » les présupposés de la médecine (ce n'est pas à la psychanalyse de s'adapter à la médecine, c'est à la médecine de se modifier à l'écoute de la psychanalyse !), pour sortir de l'objectivation impersonnelle des corps humains souffrants réduits à l'état d'objets inertes, et pour fonder l'observation soignante elle-même sur le « principe dialogal ». Annoncé dès « Les présupposés épistémologiques de la psychanalyse », ce thème central de l'intersubjectivité en psychanalyse sera développé tout au long du livre.

Précisons : la « parole de guerre » ne pourrait être menée que si et seulement si celui qui parle implique dans son discours celui à qui il s'adresse, tout en s'impliquant soi-même. Ici, Mosès insiste sur Freud l'orateur qui ne cesse de poursuivre une « discussion animée » avec un « partenaire idéal » quand ce n'est pas avec un autre soi-même, inconnu, insoupçonné, à faire renaître : et c'est la même logique dialogale *qui est à l'œuvre dans l'« écriture dialogale » de l'interprète des rêves. Cette* co-présence du locuteur avec un autre*, qui fait de la parole un acte toujours déjà adressé, altéré, et en ce sens « dialogal », conduit Mosès à insister sur la « figure de l'Autre » où l'on repère moins la théorie de Lacan que la théologie de Rosenzweig et de Levinas. Mais face à Freud, Mosès tient sa clé théologique en réserve et, en restant fidèle à l'idéologie des Lumières qui anime l'œuvre de Freud, il analyse avec Émile Benveniste la matérialité signifiante et les impacts intersubjectifs de ce dialogisme.*

Aujourd'hui, la suprématie de la « com » et autres « hyperconnectivités » numériques tend tellement à effacer l'impact de cette révolution freudienne de l'acte langagier, que la lecture

Extrait de la publication

à la fois pédagogique et inspirée de Mosès s'impose pour en faire apparaître la force de vérité et de résistance à la banalisation et l'insignifiance des échanges. Tout d'abord, l'auteur rappelle que, dans ce « discours » inter-personnel (entre la première et la deuxième personne : Je/Tu*) plutôt qu'un « récit » impersonnel (mené par la troisième personne,* Il*) qu'est la parole en analyse, et par le truchement du dialogue, Freud pose une autorité (celle de la norme, du père et du maître, mais aussi celle de l'analyste…) pour mieux s'y affronter. Opposé à l'auteur (d'une conférence), ou à moi-même (dans la position d'analyste),* Tu *« mets en question la parole autoritaire » ; et, inversement,* Je *(en l'occurrence, l'analyste) mets* Tu *en question, créant ainsi le cadre des présupposés logiques dans lequel* Tu *pourras* T*'analyser : c'est-à-dire te décomposer, déconstruire, dissoudre. Avant de te refaire et de recommencer le travail du négatif, sans fin.*

Plus encore, et contrairement au dialogue courant, rhétorique ou philosophique, le duo analytique ne vise ni à « convaincre », ni même à « suggérer », ni encore moins à « guider » spirituellement le Tu *(le patient). L'expérience de parole telle que la conçoit Freud « met en scène » ou mieux « met en jeu*[1] *»* deux paroles singulières et non symétriques*, et cela y compris dans une « conférence » qui se transforme de ce fait en un acte quasi analytique : un tel dispositif crée « les présupposés imaginaires qui lui permettent d'accomplir le processus d'une psychanalyse*[2] *». Dans le « principe dialogal » selon Mosès, deux subjectivités s'impliquent et déploient toute l'épaisseur de leur intériorité affective, qu'elles* mettent en jeu*, mais qu'elles* n'échangent pas*. Pourquoi ?*

1. « Les présupposés épistémologiques de la psychanalyse », p. 39.
2. Ibid.

Extrait de la publication

Parce que le pacte dialogal *est soumis à la censure et au refoulement (originel et secondaire) des pulsions, affects et désirs. Ici réside la différence entre, d'une part, l'expérience dialogale de la parole, telle que l'a décrite Mosès, et, d'autre part, la communication courante qui se réduit à un échange d'informations. Constitutifs de l'être parlant, selon Freud, la censure et le refoulement imposent le dédoublement de l'espace du langage en une surface consciente et en une « autre scène », l'inconscient. Cachée, cryptée, cette intériorité demeure* invisible *de l'extérieur du pacte dialogal, mais elle n'est pas moins* interprétable. *Mosès propose dès lors sa propre lecture de l'inconscient freudien, sans adhérer ni à la position de Lacan d'un « inconscient structuré comme un langage », ni à la doxa freudienne d'un inconscient réservoir des pulsions que certains supposent rebelles au langage, et il formule une hypothèse originale qui tient compte des deux.*

*À partir de ce moment capital qu'est l'*intériorisation *des affects et des pulsions en* inscriptions *langagières (sous l'effet du refoulement et de la censure qui « déplacent » le message immédiat et impriment dans la signification du langage des « figures rhétoriques » ou des « grammaires » spécifiques au discours du désir refoulé ou censuré), il est évident que la relation dialogale ne peut être « affichée » sans perdre sa vérité intérieure. La* vérité *bascule donc, dans l'*expérience de parole *mise en évidence par Freud, du « visible » en passant par l'« audible » jusqu'aux « sources affectives ». « Conversion intérieure », écrit Mosès, la scène de l'inconscient s'incurve dans l'*inobservable des affects et des pulsions *cependant chiffrés au travers des « processus primaires » du rêve (que Freud distingue des « processus secondaires » propres à la logique et à la grammaire classiques), analogues, d'après Lacan, aux procédés*

Extrait de la publication

du langage poétique telles la métaphore et la métonymie. C'est dans ces processus primaires et/ou « poétiques », revécus comme une « conversion intérieure », que cette interprétation d'un type nouveau, l'interprétation psychanalytique, *ira chercher le sens* interprétable, *spécifique à l'expérience de la parole mais non apparent dans la communication. Une interprétation qui n'aura d'autre guide que le « rapport réciproque à l'autre » (« Je » accueille « Tu » en soi, pour « se comprendre lui-même*[1] *»).*

Si une certaine réciprocité commande la dynamique dialogale du couple analysant/analyste, elle n'en est pas moins fermement cadrée par une disparité subjective *au cœur du dispositif analytique. « L'*analyste opère *sur ce que le* sujet lui dit *», pour « configurer » — dans le comportement locutoire « fabulateur » de l'analysant — un « autre discours » que l'analyste (seul) « aura la charge d'expliciter, celui du complexe enseveli dans l'inconscient*[2] *». Benveniste, repris par Mosès, relève ici la non-symétrie de ce « lien affectif particulier » qui constitue l'« intériorité » du discours dialogal, et que Freud désigne par le terme de « transfert ».*

Ajoutons que le désir de l'analyste n'est pas la moindre nouveauté que Freud introduit dans le « pacte dialogal » ainsi soustrait à la communication ordinaire. Indissociable du transfert de l'analysant, le contre-transfert de l'analyste est l'élément fondateur et actif de cette alliance asymétrique qu'est le processus analytique. Est analyste celui ou celle dont le désir, loin de sommeiller, passif, veille toujours. Constamment travaillé, maturé, « transvalué », le désir de l'analyste va à la rencontre

1. *Ibid.*, p. 50.
2. *Ibid*, p. 52.

Extrait de la publication

du désir de l'autre, par et dans le langage, pour que cet autre retrouve aussi le sien et s'y retrouve.

L'« attachement affectif » dans la cure implique donc une identification et une désidentification croisées des deux protagonistes, avec et au travers de leurs langages, mais jamais sans le langage ni au-delà de lui : « La psychanalyse ne connaît pas d'au-delà du langage[1]*. » Freud nomme à juste titre « amour » de transfert et de contre-transfert (à ne pas confondre avec les passages à l'acte qui rompent le pacte analytique) cette expérience duelle du langage, dans laquelle les signifiants linguistiques s'associent aux affects et aux pulsions trans-linguistiques ou infra-linguistiques. Leur « sens sémiotique », selon ma terminologie, complémentaire et sous-jacent à la signification formelle des signes et de leurs agencements syntaxiques et logiques, ouvre les énoncés à des* interprétations *qui* demeurent inobservables et invérifiables en dehors de ce lien transférentiel *(Mosès y revient, notamment à propos des rêves de Freud où figurent Heine ou Goethe*[2]*. Cette expérience si particulière du langage en situation analytique lui confère une « inquiétante étrangeté » qui déroute la rationalité classique parce qu'elle fausse compagnie à l'objet formel « langage » dont traitent les sciences du langage. Ce que* Je *(analyste) entends dans le discours d'un patient, ce qu'un analysant entend dans l'interprétation analytique n'est pas « objectif ».* C'est *forcément subjectif-intersubjectif :* ça *transfère de vieilles passions et d'indicibles traumas dans notre lien actuel, plus ou moins passionnel, d'amour et de haine. Et c'est seulement dans cette « mise en jeu » que, à travers l'interprétation de l'analyste, elle aussi subjective et/ou amoureuse, la psychanalyse peut non*

1. *Ibid.*, p. 56.
2. « *Non vixit :* "Vous m'avez rarement compris" », p. 91.

Extrait de la publication

seulement « entendre » la vérité inconsciente du discours de l'analysant, mais « opérer » ou « agir » sur lui.

L'« opération » dont il s'agit ne requiert pas moins la participation active de l'analysant, car loin d'être hypnotisé, il contribue activement *au « procédé chirurgical*[1] *» qu'est l'acte interprétatif. C'est à l'analysant qu'il revient en définitive d'« élucider*[2] *» le symptôme, grâce au temps du transfert qui aura réactualisé désirs et traumas et permis de lever le refoulé affectif*[3]*. À cette condition seulement, « mon » interprétation d'analyste aura différé du « procédé cosmétique » qu'est la suggestion hypnotique que certains se limitent à pratiquer, mais je la soumets au désir et à l'élucidation de l'analysant.*

Comment procède cette « élucidation » du pacte dialogal ? Pour comprendre, accepter, modifier ou refuser mes interprétations et théories, il importe que l'analysant commence par y adhérer : qu'il les « investisse », dira Freud. Investir, du latin credo, credere, *précisera Émile Benveniste. Sans citer ici l'œuvre du grand linguiste à laquelle il se réfère souvent, Mosès se montre particulièrement vigilant sur le besoin de croire qui sous-tend le principe dialogal et l'expérience analytique elle-même. Ainsi, il relève au passage que les participants à la conférence de Freud, comme les patients, de sceptiques « se transforment en croyants*[4] *».* Credo, *du sanscrit* kredh/sraddha, *signifie « je te donne mon cœur, ma force vitale, en attente de récompense ». À cette différence près, et elle est décisive, que, sur le divan, la récompense de l'« attente croyante » ne sera aucune-*

1. « Les présupposés épistémologiques de la psychanalyse », note 1, p. 61.
2. *Ibid.*
3. « Freud — "La négation" ("Die Verneinung") », p. 165.
4. « Les présupposés épistémologiques de la psychanalyse », p. 47.

ment une promesse ni de paradis ni d'immortalité. Rien que l'interminable remise en question du sens et des liens. Pour les recréer, aussitôt défaits — et ainsi seulement ouvrir l'espace du rêve au temps de la pensée. Pour reprendre vie.

Que le transfert intègre le besoin de croire avant de le soumettre au désir de savoir, Mosès le suggère sans l'expliciter, lorsqu'il insiste sur le fait que, en agissant avec et sur des vérités qui dérangent la rationalité classique, cette parole de transfert dans la découverte freudienne a « trait à la préhistoire mythico-religieuse de l'humanité[1] *». « Avoir trait » ne signifie pas que ces « vérités psychanalytiques » se confondent avec le discours mythique ou religieux. Mosès prend soin de distinguer comment — contrairement à l'immuable symbolisme métaphysique qu'il décrit comme quasi « ontologique » et « fixé d'avance » chez un Mircea Eliade, par exemple, mais on pourrait aussi ajouter chez Jung — même les « constantes sexuelles » que Freud déchiffre dans le « symbolisme des songes » sont déconstruites dans le tissu associatif de la parole de transfert. Indéfiniment décomposées, déconstruites, recréées dans la polysémie du discours et du lien amoureux avec l'analyste. Et continuent à être déconstruites-reconstruites, infiniment analysées, après la rupture du pacte analytique, dans les indécidables « reprises » toujours « à suivre… », par la force des transferts occasionnels de nos vies psychiques, qui se produisent après la fin de l'analyse. Car si notre psyché est en vie, elle serait une inlassable interprétation du sens qui nous fuit, me semble-t-il, tel l'Époux de la Sulamite dans le Cantique des cantiques, et que Mosès, lui, n'hésite pas à comparer aux… exégèses bibliques du haut Moyen Âge*[2].

1. *Ibid.*, p. 54.
2. « Nature, nature, quand Freud rêvait de Goethe », p. 115.

Extrait de la publication

En faisant apparaître ainsi le langage en psychanalyse comme une expérience de la disparité subjective et de ses recompositions dans l'espace dédoublé du pacte dialogal, Mosès contribue à affiner le sens de cette « révolution copernicienne » que Freud attribuait à sa découverte. En effet, après Copernic, qui a démontré que la Terre n'était pas le centre de l'Univers, et Darwin, que l'Homme n'avait pas de place privilégiée dans la Création, Freud bouleverse la conception classique de l'homme régi par la raison (le Cogito cartésien). Sa « parole de guerre » crée un nouvel objet de connaissance et, plus encore, une possibilité d'agir sur nos âmes et nos corps, à partir du langage comme expérience intermédiaire aux catégories distinguées et dissociées par la métaphysique *: sujet/objet, corps/âme, pulsion/sens, espace/temps, amour/haine, etc.*

Les retombées de cette transvaluation, qui prend comme cible l'objet langage de la métaphysique, sont multiples, et d'autres domaines du savoir seront interpellés. Puisque le pacte dialogal révèle les vertus psychosomatiques du langage, la psychanalyse sera une recherche du sens qui affecte la psyché comme le soma : elle aura des visées thérapeutiques. Chemin faisant, la transvaluation freudienne s'avérera porteuse aussi de conséquences culturelles que l'inventeur de l'inconscient ne cessera pas de développer, et qui concernent, dans la réflexion de Mosès, la théorie de la connaissance *: en particulier, le point névralgique où celle-ci croise l'*histoire des religions et la théologie*, d'une part, et les sciences de l'homme de l'autre, ces dernières s'étant bâties sur les ruines du continent théologique, en l'ignorant par principe et dans la plupart des cas.*

À ce carrefour interdisciplinaire qu'habite l'œuvre de Freud, des constructions intermédiaires *appellent l'interprétation de Mosès. Avec et à la suite du rêve, la plasticité et l'indétermination*

Extrait de la publication

propres à ces « formations de compromis » que sont les arts et les lettres, les mots d'esprit, les croyances, les rites et les récits religieux, et jusqu'à l'acte symbolique par excellence qu'est la capacité de penser, s'offrent à son investigation attentive de la théorie freudienne. La pensée de Mosès se laisse lire aussi, surtout, comme l'œuvre d'un passeur *entre* l'onto-théologie *et* les sciences de l'homme. *En s'appropriant Freud, il ne comble certainement pas l'abîme qui sépare ces deux continents. Il repère des intersections, des voisinages et des refontes qui se sont constitués dans l'histoire des sociétés et des hommes. Et contribue à approfondir des logiques qui défient la rationalité classique, ainsi que celles qui verrouillent le spiritualisme dogmatique : pour mieux éclairer leurs filiations, leurs imprégnations réciproques et en définitive leurs irréductibles spécificités.*

Entre-deux : le rêve, l'indécent, le *Witz*, la poésie, la pensée

Entre les frayages pulsionnels des processus primaires et la censure consciente, les traces mnésiques déplacent et condensent, pour créer des images polysémiques, surdéterminées, précise Freud : les hiéroglyphes du rêve. Impersonnelle, *cette construction du désir inconscient que Freud décrit en empruntant au langage de la mécanique classique et de la physique des énergies ? Ou bien serait-elle déjà l'acte d'un* sujet particulier, *dit « sujet de l'inconscient » qui « conclurait en son nom les* compromis indispensables *à sa manifestation*[1] *» ? « Freud fut le premier à concevoir le rêve comme une production du*

1. « L'index culturel de *L'Interprétation des rêves* », p. 76.

sujet[1] *», rappelle Mosès, et qui lègue ainsi à la psychanalyse un objet d'étude qui n'est ni un processus somatique (comme le veut le matérialisme moderne) ni une révélation surnaturelle (comme l'imaginaient les Anciens), mais qui manifeste cette subjectivité inouïe du rêve, que le fondateur de la psychanalyse distingue de celle de la rationalité classique.*

La logique hétérogène du rêve déploie en effet un sens « latent », sous-jacent à la signification « manifeste », et révèle une espèce de « sujet » paradoxal : psychosomatique, d'une « singulière plasticité », ce « sujet » intègre et diffracte toute signification fixe dans le « travail du rêve » qui procède par déplacements et condensations, métonymies et métaphores. Et Mosès d'insister sur la « rationalité ouverte » — comme un « écosystème » ? — du rêve et de l'inconscient, qui se donne à l'interprétation dans des « formes d'expression à sens multiples ».

Ces formes imposeraient-elles une inévitable « dissémination » de la vérité dans un processus analytique condamné, dès lors, à se réduire à un indécidable « flou artistique » ? Nullement, à lire Mosès. Mobile parce que vivante, l'interprétation du rêve n'est pas moins doublement cadrée : par la structure spécifique de la langue *dans laquelle le sujet du désir formule son rêve. Mais aussi par la situation spécifique du transfert, où l'actualité du lien analytique sélectionnera — dans le faisceau des multiples significations potentielles — une vérité valable* hic et nunc, *pour pister les métamorphoses du symptôme dans la durée de la cure.*

Ainsi, au gré du transfert, la mémoire des affects propres à la sexualité infantile se déplace dans le discours conscient et le charge de l'obscénité inavouable des pulsions sexuelles : une

1. *Ibid*, p. 74.

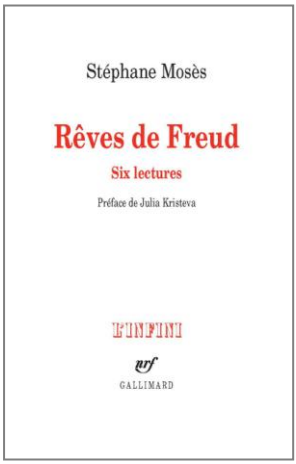
Extrait de la publication

« indécence[1] *» qui n'échappe pas à Freud (bien que le père de la psychanalyse ne soit pas sans ressembler à « l'immortel Goethe », « grand révélateur » et non moins « soigneux dissimulateur*[2] *» s'il en est). Tout ne peut pas se dire, dans l'entre-deux-scènes, y compris par l'audace inouïe de Freud : « l'art du secret » et « le sens des limites » l'obligent « à ne pas se trahir complètement*[3] *». Pourtant, l'« indécent » parle suffisamment fort pour que la vérité fasse son chemin. Exemple ?*

*Mosès va droit au nœud de la désormais célèbre « fonction paternelle » : l'ambivalence de la filiation père/fils. Dans un de ses « rêves absurdes », Freud « voit » Goethe attaquer un jeune Monsieur H. dans son essai « Nature », au point que ce dernier se sent « anéanti », « annihilé ». Le maître, dont la lecture a décidé le jeune Freud à se consacrer aux sciences de la nature, figure évidemment comme le père adoré du futur psychanalyste, et le rêveur n'a pas de mal à interpréter, d'inversion (*Verkehrung*) en inversion, que « [ses] sentiments filiaux [à l'endroit de son géniteur et de Goethe] sont entachés d'une ambivalence complexe ». Il se souvient donc que le jeune admirateur qu'il fut de l'essai « Nature » a fini par récuser le texte de Goethe, qui renvoie implicitement au concept spinozien de* Deus ex machina*, vision panthéiste et hérétique par rapport aux conceptions traditionnelles de la Création, pour lui opposer sa propre théorie de l'étiologie sexuelle des névroses (« Je préférai penser à une signification sexuelle ! »). Ce n'est pas Goethe le père qui anéantit un jeune admirateur, c'est lui-même — le jeune disciple, le fils — qui a annihilé le Grand Homme !* Exit *« Nature », détrôné Goethe lui-même, tué le père : une fois de plus ?*

1. « *Non vixit* : "Vous m'avez rarement compris" », p. 93.
2. « Nature, nature, quand Freud rêvait de Goethe », p. 110.
3. *Ibid.*

Photocomposition C*MB* Graphic
44800 Saint-Herblain



Rêves de Freud
Stéphane Mosès

Cette édition électronique du livre
Rêves de Freud de *Stéphane Mosès*
a été réalisée le 02 mai 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070133307).
Code Sodis : N48989 - ISBN : 9782072442513.
Numéro d'édition : 182228.

Extrait de la publication